

L'extrême contemporain contributions lausannoises

Autor(en): **Kaempfer, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera
delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **52 (2006)**

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-270164>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'EXTRÊME CONTEMPORAIN CONTRIBUTIONS LAUSANNOISES

Nous ne sommes plus tout à fait au temps où à l'Université, un bon écrivain, c'était un écrivain mort... Ainsi, depuis une dizaine d'années, des chercheurs prennent acte de l'intérêt considérable de la littérature qui se fait aujourd'hui, tous genres confondus. Un ouvrage récent de Dominique Viart, *La Littérature française au présent* (Paris, Bordas, 2005) consacre cette faveur. Dressant la cartographie du champ de l'édition littéraire contemporaine, Viart propose d'indispensables itinéraires au lecteur légitimement perdu parmi les six cents ou huit cents romans qui envahissent chaque automne les librairies. Car c'est l'évidence, tout n'est pas désirable semblablement, dans cette foison. A la littérature consentante ou concertante (ces termes sont de Viart), on peut préférer une littérature *critique*, qui tout en se souvenant de son histoire, la remet en jeu, et accepte le risque d'une confrontation brûlante avec les urgences du monde tel qu'il (ne) va (pas).

Ce risque pris par quelques écrivains contemporains, et les nouvelles formes d'*engagement* littéraire qu'ils assument ainsi, voilà sans doute le fil rouge qui court dans les contributions réunies ici. Celles-ci attestent de la vivacité et de la diversité de la réflexion qui se poursuit dans le cadre du pôle de recherche lausannois consacré aux « écritures contemporaines ».

Réflexion sur l'engagement, donc, à l'occasion de romans où les injustices, les scandales et les espoirs contemporains se répercutent dans un bouleversement nécessaire des formes héritées. Filippo Zanghi montre ainsi comment François Bon, confronté dans *Paysage fer* à la « rurbanisation » envahissante des campagnes, réforme tout à la fois son regard et la tradition littéraire du « paysage », créant une langue rugueuse, brutale avec la syntaxe, pour lutter contre la cécité et l'indifférence des usagers de l'espace contemporain. Pour sa part,

Sonya Florey lit Marie Ndiaye à la lumière de la vieille question de l'identité personnelle. Image figée dont le racisme parfois s'empare ou ilôt de sens livré à la dérive et aux métamorphoses, l'identité subjective a perdu ici son évidence et se reconfigure, en particulier par l'usage original que Marie Ndiaye fait du récit de pensées, dans les termes d'un narcissisme labile et malheureux, typique de l'époque postmoderne. Quant à Marc Atallah, il ne se contente pas des lectures tout uniment scandalisées – ou louangeuses, à l'inverse – que suscite de manière répétée le « phénomène » Houellebecq. Ainsi le dernier roman de l'auteur, *La Possibilité d'une île*, qui évoque longuement la secte raëlienne et ses expériences de clonage humain, n'est ni une apologie ni un pamphlet, mais une expérimentation romanesque qui met au jour les paradoxes du rêve humain d'immortalité et contribue vigoureusement à la réflexion, aujourd'hui plus nécessaire que jamais, sur les rapports entre science et religion.

Les deux contributions qui suivent prennent les choses en commençant par des problèmes formels ; mais les formes, nous le savons bien, ne sont pas vides ; elles sont autant de points de vue sur le monde. Gaspard Turin s'intéresse par exemple au cliché. Si un écrivain donne dans le cliché, c'est assurément sans le vouloir – et pour sa honte : voilà le cliché qui a cours sur le cliché... Or la lecture de quelques romanciers contemporains (en l'occurrence, Toussaint, Echenoz et Chevillard) conduit à nuancer cette vision infamante : le cliché, le stéréotype, dûment reconnus et moqués, peuvent alors faire retour dans l'écriture et y sceller un rapport au monde sans illusion, mais non sans tendresse. Et il en va un peu de même avec la fiction, notion que l'article de Christophe Imperiali interroge à partir de ses frontières. Une catégorie provocatrice de Jacques Roubaud – la « fiction théorique » – lance la réflexion ; provocatrice, tant à l'égard du courant relativiste (qui professe que rien, aucun discours, n'échappe à la fiction...) que des « ségrégationnistes » (ceux-ci isolent la fiction pour en séparer tout le reste : théorie, sciences humaines, récits factuels). Or, comme le montre Imperiali en prospectant les champs de l'histoire, de la psychanalyse, de l'anthropologie, la « fiction théorique » non seulement existe, mais le mérite amplement.

S'il est en effet établi (depuis Ricœur au moins) que la fiction nous aide à penser, l'inverse est tout aussi vrai : la fiction relance le savoir en l'engageant dans le monde inachevable des histoires.

Beckett – dont nous sommes tous, critiques ou écrivains et le voulant ou non, les héritiers – clôt cette livraison lausannoise. Annie Charpiloz propose ici une lecture déprise de la fascination pour les abîmes (de la langue, de l'homme) qui caractérise tant de gloses consacrées à la « trilogie ». Proposant un commentaire attentif de *Molloy* (et particulièrement des premières pages du roman), elle montre l'ambivalence « savoureuse » de ce texte. On y trouve en effet, inextricablement liés, une évocation vaste et lyrique de la misère de l'homme (Beckett est pascalien) non moins qu'un regard ironique porté sur le grotesque carnaval où la vanité humaine s'exhibe et radote (Beckett est rabelaisien)...

La littérature contemporaine n'oublie pas, depuis Beckett, qu'il est préférable, pour elle, d'être contradictoire. Son engagement propre, en un temps où les certitudes arrogantes triomphent (le fanatisme religieux rejoignant dans l'excès le culte du veau d'or économique), n'est-ce pas en effet, plutôt que d'ajouter au tas des vérités tant prouvées que révélées, de s'instituer la généreuse dispensatrice de nos communes perplexités ?

Jean KAEMPFER
Université de Lausanne

